

Restaurant Chez Micheline, rue Laurier,
le mardi 18 septembre 2001, 17h 30

Il ne me dit pas tout, c'est sûr.

Je l'attends ici, Junior, dans le petit resto du bas de la rue. Elle est bien commode pour pallier les manques de notre minuscule frigo, cette binerie, d'ailleurs. Commode et souvent surprenante. Le matin, on y tire à la fois un espresso court mi-corsé qui donne le goût de revenir et un jus de bas filtre étonnamment buvable (on dirait celui du Waldorf Astoria, moins les cuillères en argent). Les lève-tôt du quartier s'en rassasient avec un « ordre » de toasts, des saucisses ou des croissants au beurre. Tu as le choix : à l'européenne ou à l'américaine. Gus, le patron, ne juge pas.

Quant à Micheline, elle n'est présente que dans les toilettes de l'établissement. Je l'ai trouvée mentionnée au cœur d'un message de mauvais goût que je reproduis ici par souci du détail : « Suce, Micheline ! Suce ! T'as la meilleure langue à Montréal ! » Le tout suivi d'un numéro de téléphone que je ne reproduis pas ici par souci de la vie privée. Bon, voilà, c'est dit. Je te fais grâce des autres messages, mais tu peux sûrement en imaginer la teneur... Gus, le patron, ne juge pas la littérature au crayon-feutre qui traîne sur les partitions en mélamine de sa pissotière. Il fait son café, sert une poutine de classe mondiale pour soigner les fins de soirées et a le grand mérite de ne jamais poser de question indiscrete.

Quand trois gars fin soûls se présentent devant son comptoir à 2 h du matin, il ne leur fait pas l'affront de les obliger à prononcer une commande empâtée par l'alcool. Tada ! Il sort comme par magie trois poutines de sa cuisine.

Quand un des trois gars se nomme Vic Verdier, il ajoute une saucisse à hot-dog sur le fromage en crottets et saupoudre généreusement de poivre. Pas de questions. Gus a une bonne mémoire et il ne juge pas. (Même les cochons qui ont la fâcheuse habitude de mettre de la mayonnaise sur la poutine, il ne les juge pas. C'est tout dire.)

Junior devrait arriver bientôt pour me dire ce qu'il ne m'a pas dit.

Un couple se partage un hot-dog et des frites. Le gars vient d'échapper de la moutarde sur ses sous-vêtements. Oui, sur ses petites culottes, son slip-boxer. Le con, que je me dis. T'avais qu'à laisser tes bobettes à l'intérieur de ton jean, comme tout le monde, au lieu de les exhiber au regard de la populace. Ce sont des sous-vêtements... le nom le dit, stupido. Je me rends compte que je me fais conservateur avec la mi-vingtaine. À moins que je ne sois seulement plus irritable devant les choses idiotes, va donc savoir. Au moins, sa dounette a l'air d'en rire.

En attendant Junior, je repense pour la énième fois à ce qu'il va me dire. Il m'a intrigué, le clown. Il a piqué ma curiosité. Déjà que les collègues à la Constellation ont trouvé assez distrayant que je partage mon espace de vie avec un expert du burlesque, ils auraient eu de quoi rigoler s'ils avaient été les témoins privilégiés, comme moi, des comportements étranges de Junior Savard. Forcément, je me suis fait des scénarios.

Après le Ftata, comme Junior n'avait pas d'engagement sur les planches avant la mi-octobre, il aurait dû se mettre à répéter quelque chose, à faire des auditions pour de la pub ou à écrire des scènes comiques pour Djépi. Mais non. Pas du tout. À la place, il s'est mis à tourner et retourner

dans tous les sens le cahier jaune racorni qui le suit partout, l'air préoccupé. Il en a photocopié des sections entières et a aligné des séquences de chiffres tirés des pages usées. Du vrai trouble obsessionnel-compulsif.

Samedi, dimanche, lundi et peut-être même aujourd'hui, vers les 10 h, Junior est sorti de la maison pour faire... quelque chose. Mais Vic, comment le sais-tu pour lundi, ne travaillais-tu pas ? Je t'entends d'ici, lecteur attentif. Oui, je travaillais, mais j'ai appelé à l'appartement parce que je pensais avoir oublié la Bialetti sur le feu. Junior n'était pas là. Il m'a rappelé à 13 h 45 pour me dire qu'il était sorti pour un truc vague. (Pour ton information, la cafetière s'en est sortie indemne ; ma mémoire m'avait simplement joué un tour. Je suis sûr que ça t'arrive à toi aussi.) Pour ce qui est d'aujourd'hui, je n'ai preuve de rien, seulement des conjectures.

Le samedi, il a emporté avec lui le cahier jaune et un livre intitulé *La mathématique de Bach*. Le dimanche, c'était encore le cahier avec une boîte plate étrange. Le cahier revient avec Junior, mais pas le reste.

Passons aux scénarios. Sa mère est malade, en dépression peut-être. Il va chez elle avec quelque chose pour la divertir un peu. Voilà. C'est ça. Ou bien, ce n'est pas sa mère. Peut-être quelqu'un d'autre, rencontré au Ftata par exemple, et pour qui Junior aurait développé un attachement subit. Un inconnu en phase terminale du cancer qui serait venu se gargariser de pitreries sur les trottoirs d'Asbestos. Pas mal, non ?

À moins que Junior n'ait décidé de pousser son idée d'être au bon endroit au bon moment jusqu'au bout ? On pourrait imaginer (en tout cas, moi je l'ai fait) que ce qui

l'attire chez son inconnu en phase terminale est plus basement matériel. Imaginons ensemble un mourant riche comme Crésus et seul comme une huître auprès de qui Junior se positionnerait pour l'héritage avec de petites attentions quotidiennes. En serait-il capable, Junior ?

Vu sa relation à l'argent, je n'en serais pas surpris.

Junior et l'argent, parlons-en.

Samedi matin, avant mon escapade au piano-bar avec Arielle, Junior constatait les dégâts laissés par les différentes factures postales durant son petit tour au Ftata. Il était à la fois excédé et rêveur. Je lui demande si ça va.

Il me répond que l'argent est une bien belle chose. Elle est un moteur puissant et un frein de tout premier ordre.

— J'en veux assez pour ne plus avoir à y penser.

— « L'argent ne fait pas le bonheur », ça te dit quelque chose ?

— Faux. Faux. Pas d'argent, pas de véritable bonheur, répond-il. Moi, par exemple, je ne m'intéresse pas vraiment au moteur puissant, mais je suis contre, archi-contre, les freins dans ma vie. Le manque d'argent, c'est le pire, *man*.

— Tu exagères.

— C'est parce que tu ne comprends pas dans quel monde vivent ceux qui en ont vraiment.

— *Try me*, lancé-je, mi-figue, mi-raisin.

— OK, prends Phil Collins.

— Le chanteur ?

— Ouai, le chanteur, batteur, producteur. Genesis et tout. Il a aussi une compagnie de disques qui lui a versé des revenus personnels pour l'équivalent de 24 millions de dollars canadiens en 1998. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Qu'il a des moyens. C'est une vedette.

— Non. Tu comprends pas. On compte.

Junior me fait suivre avec ses doigts.

— 24 millions \$ à 50 % d'impôt, pour faire des chiffres ronds. Ça donne 12 millions \$ net, dans ses poches. 1 million \$ par mois, 32 876 \$ par jour, 1370 \$ par heure, 23 \$ la minute. Pas par minute travaillée, non, par minute vécue... Phil Collins peut piquer un roupillon d'après-midi et claquer 3000 \$ comptant pour un système de cinéma maison ultraperformant. Pour Phil, c'est comme ça chaque année. Seulement pour sa compagnie de disques. Tu veux qu'on ajoute ses revenus en droits d'auteur ? Tu sais combien lui rapporte annuellement sa participation à *Selling England by the Pound* ? ou son numéro un *Another Day in Paradise* ?

— Non, monsieur.

— Moi non plus. Sauf que lui, avec ou sans ses droits d'auteur, il ne se pose plus de questions sur les façons de boucler ses fins de mois. Il ne choisit pas son café parce qu'il est meilleur marché. Il va où il veut, quand il veut, comme il veut, avec qui il veut. Il ne réalise que les projets qui lui font plaisir. Il ne s'inquiète pas pour son fils. Il n'a pas besoin de partager son logement.

— Désolé.

Junior soupire. Longuement.

— Non, c'est moi qui s'excuse. Je suis content que tu occupes l'espace. J'en avais trop de toute façon. Sauf que la solution, le geste libérateur si tu veux, c'est de se trouver une montagne de billets verts, américains de préférence.

Il baisse le ton. Un autre que moi dirait qu'il murmure pour lui-même.

— Tu t'es déjà demandé ce que tu ferais des trois vœux du génie de la lampe, celle d'Aladin ? Quand j'étais petit, je le faisais tout le temps. Au début, je voulais des pouvoirs extraordinaires, comme Superman, je voulais voir les filles toutes nues avec ma vue aux rayons X. Puis, je me suis dit que je pourrais souhaiter la paix dans le monde, la fin des maladies mortelles, la découverte d'une source inépuisable de nourriture, plein de belles choses. Mais aujourd'hui, tout ce que je demanderais au génie, c'est une quantité incalculable de *cash*. Juste du *cash* et je serais content. Je me sens poche, mais c'est ça. Donne-moi six millions de dollars et je ne demanderai plus rien à personne. On peut toujours rêver ; ça arrive à du vrai monde, ces choses-là. Imagine Monsieur Warner Bros. qui comprendrait le potentiel de Djépi. Imagine un retour au cinéma muet, sauce 2001, la machine, le succès. Le génie pourrait me donner ça, non ?

Junior a la tête remplie de désirs fous et de scénarios irréels sur les façons de les voir arriver. Ils sont nombreux à avoir les mêmes dispositions : des visionnaires à la Réginald Blackburn ou des déconnectés qui finissent dans la rue avec leurs lubies.

Quand on parle d'argent avec une telle passion, on peut bien escroquer un mourant, tu ne crois pas ?

Mais il y a le cahier. Ne l'oublions pas, ce cahier racorni plein de chiffres (et de quelques mots confus) qui ne cadre pas trop avec l'hypothèse de voleur d'héritage. Pour être tout à fait candide, je dois dire que si Junior avait voulu créer chez moi une obsession, il n'aurait pas fait autrement. Départs précipités, objets chargés de sens, air absent, presque triste, travail acharné sur le cahier jaune... je suis

accro à son feuilleton. C'est donc pour ça que, quand il m'a dit timidement qu'il avait besoin que je lui rende un service, j'ai accepté sur-le-champ de peur qu'il ne change d'avis. C'est pour ça que j'attends Junior chez Micheline en regardant un couillon se tacher le sous-vêtement avec de la moutarde.

Quelle belette je fais. Tant pis, je m'assume.

Mon jus de bas est presque froid quand Junior fait son entrée remarquée. Il a l'air d'un savant fou. Littéralement, je veux dire, avec la chemise à moitié enculottée, les cheveux en broussaille, les pantalons trop courts, les bretelles rouges, le sarrau, les taches de roussi sur le front et les joues, les yeux exorbités. Il a même un porte-documents sous le bras. Gus ne le juge pas avec insistance.

— Excuse-moi, Vic, j'avais un atelier avec Shawn. Il monte un truc pour l'Halloween et il a besoin d'un personnage comique à la Frankenstein. Je n'ai pas vu le temps passer.

Il constate son état et ajoute :

— Pas eu le temps de me changer non plus... J'y retourne tout à l'heure pour la soirée.

Junior a donc un projet artistique sur le feu. Pour le meilleur ou pour le pire, il perd un peu de cette image de papa monoparental complètement obnubilé par un cahier racorni que je m'étais faite de lui. C'est bon signe, il me semble.

— Y a rien là. C'est qui, Shawn ?

— Shawn DeBourgogne. Monsieur DeBourgogne lui-même. L'homme derrière *La face cachée de la poire* et *L'assassin jouait de la contrebasse*. Il a des contacts partout. Il va animer la soirée de l'Association des artistes montréalais, l'AAM. Ils prononcent ça comme l'âme ; tu sais, ce qui

reste une fois que ton corps décide de prendre sa retraite. C'est gros. Très gros. Un grand pas pour le clown que je suis.

— Bravo.

Je laisse planer un silence silencieux entre nous. Il s'insère entre le bruit discret des fourchettes de plastique sur le fond des assiettes en aluminium et celui du rire de la dounette qui se demande comment son Jules va faire partir la tache de moutarde. (Il veut utiliser du ketchup, le con. « On met bien du vin blanc sur les taches de vin rouge... », qu'il dit, l'imbécile au pantalon tombant.) J'entends tout ça pendant que le silence plane entre le clown et moi.

Mal à l'aise, Junior décide de laisser l'AAM reposer en paix et de me formuler sa demande. Enfin.

— Pourrais-tu passer à l'hôpital Rosemont pour moi, demain midi ?

OK. Première information solide : un hôpital. Je me sens proche de la vérité avec mon scénario de la maman malade. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble qu'on pense toujours à la mère en premier dans ces cas-là. C'est pour ça que je commence le jeu de la devinette avec celle de Junior.

— Ta mère est malade ?

— Non. Elle n'est plus malade depuis son décès, deux ans passés.

Premier faux pas. J'ai encore voulu faire plus fin que je ne suis. Du calme, Vic, laisse venir.

— Écoute, c'est assez compliqué. Plutôt bizarre, même. Je ne sais pas trop comment te dire ça.

— Junior, tu te rends compte que j'habite avec un gars assez bizarre pour venir me rencontrer avec un costume de

savant fou dans une binerie du Mile-End ? Penses-tu que tu peux encore me surprendre ?

Il me regarde, incertain. Je sens qu'il va reculer. Je tente donc une autre approche avec la touche magique : je sors mes yeux noisette de l'honnêteté.

— Sans farce, Junior, il faut que je sorte du bureau de toute façon demain midi. Je peux facilement passer à l'hôpital Rosemont si ça te rend service. Dis-moi ce qu'il faut que je fasse, je t'écoute.

— OK. D'accord. Ouaip. Bon. Elle s'appelle Fernanda Trottier. Elle est internée dans l'aile des patients psychiatriques. Tu vois, c'est un peu compliqué, comme je disais.